

## CHRONIQUES

---

*La Maison-Dieu*, 230, 2002/2, 113-120

Cardinal Joseph RATZINGER

### RÉPONSE DU CARDINAL RATZINGER AU PÈRE GY

**À** LA SUITE de la publication de l'article du Père P.-M. Gy dans le numéro précédent de la revue, nous avons reçu du cardinal J. Ratzinger la réponse qui suit. La direction de *La Maison-Dieu*, ainsi que le P. Gy, remercient vivement le cardinal Ratzinger pour son article, dont on ne peut qu'admirer la rédaction en français. Cette réponse ouvre une discussion fort utile, dans le respect à la fois des interventions magistérielles et de la liberté des discussions théologiques et liturgiques. Fidèle à sa ligne de conduite, la revue contribuera à nourrir la recherche liturgique par des articles de fond.

Joseph Cardinal Ratzinger

15 avril 2002

À la rédaction de *La Maison-Dieu*

Messieurs,

Le Révérend Père Pierre-Marie Gy, op, a publié dans votre revue (n°229, 2002/1, p. 171-178) sa critique de mon livre *L'Esprit de la liturgie*, et il a eu la gentillesse de me la faire parvenir.

Dans l'intérêt d'un dialogue fructueux sur les questions impliquées, je vous prie de bien vouloir publier également ma réponse à la critique du R. P. Gy dans la même revue, aussitôt que possible.

Avec mes meilleurs vœux pour le temps pascal,

Joseph Cardinal RATZINGER

### ***L'Esprit de la liturgie* ou la fidélité au Concile Réponse au père Gy**

Les remarques critiques que le père Gy a consacrées à mon livre sur l'esprit de la liturgie requièrent quelques éclaircissements, dans l'esprit d'un dialogue ouvert et uniquement guidé par l'intérêt de la grande cause de la liturgie.

1. Il est tout simplement faux de dire, comme le fait le père Gy, à la page 171, que je vois dans la *participatio actuosa* « un risque d'autocélébration de l'Église ». Tout le deuxième chapitre de la quatrième partie de mon livre est consacré à la « participation active » en tant que composante essentielle d'une bonne célébration de la liturgie. Il s'agit en premier lieu d'écarter une interprétation fautive et superficielle de cette notion fondamentale : la participation active ne peut pas consister à assigner des activités extérieures dans la liturgie à tous les fidèles réunis pour la célébration eucharistique. Dans les paroisses plus peuplées, cela est simplement impossible. La participation active

signifie quelque chose de plus grand. Elle exige tout d'abord que l'on ait une réelle familiarité avec les textes et les formes de la liturgie, donc une formation liturgique, sans laquelle les activités purement extérieures demeurent vides et privées de sens. La formation liturgique est ainsi le présupposé fondamental et même déjà une forme essentielle de participation active à la célébration de la messe. Mais cette participation, qui permet une union intime de tout l'être, de la pensée et de l'agir à la liturgie, doit aussi s'exprimer corporellement, et les paragraphes successifs du chapitre donnent en ce sens toute une série d'indications qui sont développées sur la base des grandes traditions liturgiques d'Occident et d'Orient et prolongées jusqu'au temps présent. Comment on a pu lire fallacieusement un refus des dispositions du Concile dans ma critique visant des interprétations superficielles de la participation active et dans ma tentative pour conférer à celle-ci une modalité plus profonde et finalement plus concrète, cela demeure pour moi un mystère.

2. Je me réjouis hautement du fait que le père Gy insiste sur la fidélité aux règles liturgiques et rappelle que le droit de changer la liturgie est, au moins dans l'Église latine, réserver au pape. Hélas, telle n'est pas l'attitude d'une partie considérable des liturgistes qui nous bombardent continuellement, au contraire, de nouvelles propositions de textes et de formes et qui n'ont pas peu contribué par là, en divers lieux, à une anarchie dans le domaine liturgique, qui constitue l'obstacle principal à une réception générale et positive du missel de Paul VI. La liturgie est souvent tellement différente d'une paroisse à l'autre, que le missel commun ne se voit presque plus. Il serait aisé de fournir un bon nombre d'exemples à cet égard. Le père Gy peut en être convaincu : je suis tout à fait de son côté dans son effort de fidélité aux formes liturgiques qui nous sont transmises dans les livres liturgiques.

3. Il est vrai que Paul VI a approuvé le missel publié en 1970 *in forma specifica*, et je m'y tiens bien sûr avec une conviction interne, même si je regrette certains déficits et

ne considère pas chacune des décisions prises comme la meilleure possible. Je ne voudrais pas, sur ce point, entrer dans une polémique concernant la question de savoir dans quelle mesure, dans la préparation du missel, on a effectivement cherché et maintenu dans le détail la volonté du pape. Là-dessus des historiens devront se prononcer à l'avenir, une fois que tout le matériel sera accessible. Le livre de N. Giampietro, *Il Cardinale Ferdinando Antonelli e gli sviluppi della riforma liturgica dal 1948-1970* (Rome 1998), présente des vues qui soulèvent des questions et offrent un matériel important pour la discussion sur le renouveau liturgique avant et après le concile Vatican II. Pourquoi le pape retira-t-il finalement sa confiance à Bugnini et l'écarta du travail sur la liturgie, cela doit certainement encore rester un point d'interrogation ouvert. Des questions comme celle-là ne changent naturellement rien au caractère obligatoire du missel, et je désirerais, comme je l'ai dit, que tous les liturgistes y apportent tout le sérieux dû à cette chose tellement importante. Que naisse par là l'impression que l'on ne doit plus rien changer à ce missel, comme si toute réflexion sur d'éventuelles réformes ultérieures devait être une attaque contre le Concile – je ne puis qualifier cela que d'absurde. C'est vrai, nous avons besoin de retrouver finalement de la stabilité dans la liturgie, mais aussi de réfléchir sur les moyens de résoudre les carences, aujourd'hui plus manifestes, de la réforme. Pourquoi ne pourrait-on pas éventuellement qualifier une telle interrogation par l'expression « réforme de la réforme », voilà ce que je n'ai pas compris jusqu'ici. Du reste, un cardinal de la curie romaine, défunt depuis lors, un homme éminent, tout à fait engagé dans la réforme conciliaire, m'a dit personnellement qu'il avait un jour interrogé Bugnini sur la longévité qu'il attribuait à « son missel ». Bugnini lui a répondu qu'il l'estimait à 20 ou 30 ans à peu près. Sur ce point, je suis en désaccord avec Bugnini de façon tout à fait décidée : un missel n'est pas un livre valable pour 20 ou 30 ans, mais il se situe dans la grande continuité de l'histoire de la liturgie, dans laquelle il y a toujours une croissance et une purification, mais pas de ruptures. Dans cette mesure-là, je suis

beaucoup plus en faveur de la stabilité de ce missel que celui dont le nom est peut-être lié trop à ce livre.

4. Tout à fait inconcevable à mes yeux est ce que le père Gy écrit sur la question de la direction *ad Orientem* de la liturgie. Je connais naturellement le livre de Nussbaum, qui a été présenté à Bonn, à la Faculté de théologie, comme doctorat de troisième cycle, quand j'y étais moi-même professeur. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une polémique et de revenir sur les détails du développement du débat scientifique sur cette matière<sup>1</sup>. Mais qu'on puisse dire que la question de l'« orientation » vaille seulement pour la moitié orientale du bassin méditerranéen, cela demeure pour moi une chose incompréhensible. Là, on ne peut qu'inviter l'auteur à entreprendre un jour un voyage dans les Églises chrétiennes primitives et médiévales de l'Occident, pour voir que le principe de l'orientation était respecté pratiquement partout où ne s'y opposaient pas des circonstances locales spécifiques. De la situation particulière des basiliques romaines, j'ai fait au moins une brève allusion dans mon livre. Il ne peut, du reste, y avoir de doute que l'appel liturgique *conversi ad Dominum*, après le sermon, était une invitation aux fidèles à se tourner vers l'Orient, là où la disposition de l'édifice comme tel ne le prévoyait pas.

Je voudrais d'ailleurs souligner que dans toute cette question, j'ai pris une position très différenciée que l'on me permettra de résumer en ce lieu en trois points :

---

1. Je renvoie pour cela à l'article de A. GERHARDS, professeur de liturgie à Bonn, publié récemment dans *Theologische Revue* 98 (2002) 15-22 : « Versus orientem – versus populum : l'état actuel d'une vieille question disputée ». Gerhards y rapporte tout le matériel tant sur la question historique que sur le débat actuel, et montre clairement la valeur universelle de la direction de la prière *versus orientem*, reprenant aussi les corrections ultérieures que Nussbaum avait apportées à sa thèse primitive. Il propose également d'autres aspects à observer pour la construction des églises et pour la célébration liturgique, pour arriver, quant aux questions pratiques, à une solution équilibrée, que je peux tout à fait accepter.

a) J'ai dit qu'il était juste et nécessaire de créer un espace propre pour la liturgie de la Parole (autour de l'ambon) et d'accomplir celle-ci sous la forme d'une proclamation et d'une réponse, comme un dialogue entre ceux qui annoncent cette Parole (le lecteur, le chantre, le diacre, le prêtre) et ceux qui l'écoutent.

b) J'ai en outre constaté que dans les églises (spécialement les cathédrales et les collégiales), où le maître-autel est trop éloigné du peuple, il était bon de construire des autels pouvant être placés plus près du peuple.

c) J'ai ajouté finalement que la grande tradition de l'« orientation », le fait de se tourner vers l'« Orient » en tant qu'image du retour du Christ, ne demande en aucune manière que maintenant tous les autels soient une nouvelle fois inversés et qu'on change la place du prêtre en conséquence. On peut satisfaire au contraire aux requêtes internes de cette tradition apostolique sans entreprendre de grandes transformations extérieures, en faisant en sorte que la Croix (la Croix eschatologique comme dans les églises primitives, la Croix de gloire comme dans les églises romanes, la Croix de souffrance, avec l'accent mis sur la résurrection) soit le point de mire commun du prêtre et des fidèles, qu'elle se trouve donc au milieu de l'autel et non à côté. Le Christ qui fut crucifié et qui revient aujourd'hui est le véritable *oriens*, la direction de l'histoire. Il personifie la synthèse de l'orientation cosmique et historique de la liturgie, si centrale dans la tradition de la prière vers l'« Orient ». Pouvoir fixer tous ensemble le regard sur celui qui est le Créateur et nous fait entrer dans la liturgie du cosmos, mais qui nous montre aussi le chemin de l'histoire, voilà ce qui permettrait aussi de recouvrer dans la liturgie, de façon bien visible, la dimension profonde d'unité qui existe entre le prêtre et les fidèles à l'intérieur du sacerdoce commun. Aucun de mes critiques ne m'a dit jusqu'ici pourquoi cette idée toute simple – la Croix, le Crucifié et le Christ qui revient, comme point de mire de la liturgie – est fausse. Au lieu de cela, on essaie de m'em pêtrer dans des discussions archéologiques, dont l'issue est

finalement peu importante pour la question liturgique proprement dite.

5. À qui fait observer que je ne suis pas un liturgiste et que je n'ai pas la compétence suffisante en la matière, je puis seulement répondre en disant qu'aucun des grands pères du renouveau liturgique – Guardini, Jungmann, Bouyer, Vagaggini (pour ne nommer que tel ou tel) – n'était liturgiste d'origine, et cela tout simplement parce que cette discipline n'existait pas encore à l'époque. La critique de Falsini, que signale Gy, est à mes yeux superficielle et sans valeur. Les critiques de Kl. Richter ne touchent pas des questions strictement liturgiques ; ce qu'il a dénoncé avant tout, à partir de sa propre orientation de fond, c'est l'insistance à son avis trop forte de mon livre sur l'« adoration ». Ce faisant, il ne s'est pas rendu compte que la notion d'adoration, telle que je la présente, n'est pas limitée à la prière proprement dite, mais embrasse toute la vie. Le père Gy a étrangement omis de mentionner la recension de loin la plus détaillée de mon livre, celle qu'a faite A. Gerhards, professeur de liturgie à Bonn (*Herder-Korrespondenz* 54 [2000] 263-268). Gerhards est jusqu'ici – pour autant que je puisse voir – le seul recenseur qui se soit donné la peine de porter à la connaissance du lecteur le contenu du livre lui-même et de permettre ainsi d'en discuter les intentions réelles. De façon différenciée, les autres recenseurs se contentent de réagir à telle ou telle page qui les contrarie. En général, c'est la question de l'orientation et celle de la participation active qui sont en cause, et il faut bien dire que ma position est présentée le plus souvent, à cet égard, de façon distordue. J'avais tâché d'éclairer dans mon livre les dimensions de la liturgie en un quadruple éventail ; la dimension cosmique de la liturgie, le lieu de la liturgie chrétienne dans l'histoire des religions et toute la problématique fondamentale de l'existence humaine qui y transparait ; la relation entre Israël et l'Église dans le chemin historique de la liturgie ; les différentes voies de la liturgie chrétienne elle-même et le rapport entre culte et culture. Mais cela n'intéresse apparemment pas la plupart des liturgistes qui ont jusqu'ici

recensé le livre et dont le compte rendu est largement passé à côté de son contenu. Pourquoi, au fond ? Telle est la question que de mon côté je voudrais maintenant adresser à mes recenseurs.

Pour finir, encore une petite remarque. La déclaration du père Gy, disant qu'à Fontgombault, il s'agissait d'une rencontre de traditionalistes, m'a agacé. En réalité, les invités étaient uniquement des personnalités acceptant clairement le concile Vatican II – dans la continuité avec toute l'histoire de l'Église – et représentant en même temps des orientations tout à fait diversifiées. La question posée, qui a quand même une importance d'ordre pastoral, était de savoir comment on pouvait arriver à une réconciliation liturgique et de cette sorte à une réception plus plénière de la constitution sur la sainte liturgie. Je me défends de taxer de traditionalistes tous ceux qui ne sont pas en accord avec le courant principal actuel des liturgistes, et d'ériger en obligation une uniformité de pensée qui n'est pas conciliable avec l'ampleur de la réforme conciliaire. Pareilles étiquettes partisans sont contraires au dialogue que nous devons tous nous efforcer de faire aujourd'hui, et auquel le présent essai de dialogue avec le père Gy voudrait constituer une modeste contribution.

Joseph CARDINAL RATZINGER